

## La caisse

*Magali Dejoux*

Huit heures du matin et déjà une chaleur atroce s'abattait sur la ville rose. Malgré mon horreur pour ces grosses chaleurs estivales, je devais me rendre tant bien que mal à mon travail. J'étais encore étudiante, mais cet été je faisais un stage au Muséum de Toulouse. Absolument ravie des tâches que j'y accomplissais, je travaillais sur la nouvelle exposition qui se tiendra la saison prochaine, Préhistoire : l'enquête. Je n'espérais pas tant en réalité, quand j'ai postulé comme simple stagiaire.

Arrivée sur les allées Jules Guesde, je me garai le long des arbres. Sans trop savoir pourquoi, j'étais morose aujourd'hui, une sorte de mélancolie douce m'avait envahie dès mon réveil. Après un long soupir, je me recoiffai rapidement dans mon rétroviseur. D'un coup, je sursautai, quelqu'un frappa à ma vitre. C'était Fabrice, un collègue.

-Alors tu viens Maureen ? Lança t-il d'un air taquin.

Je lui fis un sourire en guise de réponse. Je sortis de ma voiture et me dirigea vers la grande porte d'entrée. J'allai directement dans le bureau de Ludovic, le responsable en chef de l'exposition. J'y retrouvai Fabrice avec qui je discutai le temps que tout le monde arrive. Il était chaleureux, encourageant et surtout très cocasse. Ludovic nous donna à tous les directives du jour. L'inauguration de l'exposition arrivait à grand pas et il fallait encore choisir des œuvres à exposer, agencer l'espace et penser à la mise en scène de l'exposition. Tout devait être logique tout en étant divertissant. Aujourd'hui, je devais travailler en équipe avec Jordane, il fallait qu'on choisisse les dernières œuvres qui seront exposées. Fraîchement diplômée, Jordane était une jeune doctoresse

en préhistoire, spécialisée dans les tombes mésolithiques françaises. Timide, réservée et dotée d'une grande intelligence, Jordane était de compagnie agréable, ses silences apaisants nous reconfortaient. Aux réserves du Muséum, il fallait que nous trouvions les toutes dernières merveilles qui seront présentées. Dans une sorte de hangar métallique, des kilomètres d'étagères se succédaient, exposant des objets plus beaux les uns que les autres. A peine la porte ouverte, j'étais bouche bée devant tant de richesse. Jordane m'indiqua quelle étagère je devais consulter et m'expliqua quels objets sélectionner. Je restai longtemps en admiration devant des pointes de flèches datant du Châtelperronien. Je m'attardai ensuite devant des céramiques néolithiques. Enfin, je pris dans mes mains de toutes petites Vénus, symbole de fertilité. Tant de beauté cachée de nos yeux, c'était si dommage. J'avais vu plein de vestiges mais pourtant, je n'avais encore rien sélectionné. Comment choisir entre une poterie et une petite statuette ? Tout était si beau ! Finalement, un grand chariot attira mon attention pour la dernière fois. Un grand drap blanc, jauni avec le temps, recouvrait le chariot surmonté d'une vieille caisse en bois. D'un geste franc, je tirai ce chiffon qui sentait le moisi et un spectacle sans nom s'offrit à moi. Deux squelettes étaient là, allongés dans cette antique caisse quasi vermoulue. Malgré ma fascination, un brin de stupeur s'empara de moi. Pour la première fois, je voyais des cadavres d'aussi près, et le fait d'être seule, face à eux, m'effrayais un peu. Tant d'énergie dépensée pour finir en un tas d'os ! J'avais du mal à imaginer qu'un jour, je finirai comme eux et ça me bouleversa de voir mon sort se donner aussi facilement à moi. Une bouffée de chaleur m'envahit, j'avais la désagréable sensation que ces deux squelettes m'observaient, m'attiraient avec eux, ma tête se mit à tourner, et puis tout à coup : plus rien.

Sans doute avais-je perdu conscience car je m'éveillais au son d'un bruit : une sorte de cri d'oiseau. On eut dit une mouette. Une vive lumière me tira de ma torpeur tandis que des effluves marines montaient à l'assaut de mes narines. Quelle ne fut pas ma stupeur quand je réalisai que j'étais allongée sur une plage, bercée par le bruit des vagues. Comment ais-je pu arriver là ? Je me levai, frottai le sable collée à mes jambes. J'admire ce beau paysage qui s'offrait à moi puis, j'inspirai profondément en fermant les yeux. Sur ma gauche, je crus distinguer une présence. En effet, une femme, tout à fait indifférente à ma présence, était en train de ramasser des coquillages. Comment était-ce possible ? Je m'avançai alors dans sa direction. En me rapprochant, je pris conscience de l'étrange singularité du personnage. J'étais déconcertée, déroutée. Cette femme était vêtue de peau de bête ! Je l'observais un long moment à la dérobé. Quelques choses de particulier dans sa mise semblaient attester qu'elle était bien plus qu'une sorte de hippie vêtue de haillon. Après un long moment, estimant certainement que sa cueillette était suffisamment abondante, la femme s'éloigna vers la forêt toute proche. Je décidai de la suivre discrètement malgré son indifférence pour ma personne.

Le doux bruit des feuilles dansant au rythme du vent conférait à l'endroit un charme indicible. J'étais complétement abasourdie par ce que je venais de vivre, tout ceci semblait si réel dans une situation pourtant irréaliste. J'étais au milieu d'une forêt dense, peuplée de chênes, de charmes, d'hêtres et de noyers sauvages. Une bonne odeur de terre humide sortait du sol. Lentement, à l'affût du moindre bruit, je suivais cette mystérieuse personne au plus profond de cette forêt écrasante. Arrivée dans une clairière, je découvris avec stupeur, des huttes, un habitat en plein air en tout point

semblable à celui des premiers hommes. Nous étions arrivées à destination. Constituées de poteaux plantés dans le sol et recouvert de peaux et de branches, ces huttes de toute petite taille étaient des plus rudimentaires. Assise à même le sol, une femme tenait dans ses mains un outil en silex et grattait des peaux animales. Bien qu'apparemment invisible, je restai prudente en m'avançant lentement vers elles. Une fois sur leur campement, je remarquai des séries de détritiques composées de restes alimentaires : des coquilles de mollusques marins ou de crustacés et même d'oiseaux. Je notai peu de restes de poissons et de gibiers, seuls le sanglier, le chevreuil ou le cerf étaient consommés. Des tas de coquilles d'escargots étaient amoncelées, accompagnées par quelques restes de poires sauvages carbonisés. Etrangement, j'avais l'impression que ces amas de saletés recouvraient quelque chose ? Mais quoi ? Par curiosité, je pris un bout de bois qui se trouvait à proximité de moi et grattai dans un de ces agrégats de détritiques. La couche était fine, je pouvais sentir le vide avec mon bâton. Une odeur absolument nauséabonde sortait de ce trou. Je me tâtai à continuer mais ma curiosité était supérieure à mes craintes. Par ma plus grande surprise, à force de remuer, une cavité s'est ouverte à moi, une cavité contenant un crâne ! J'agrandis alors mon trou avec hâte. Des ramures de cerf enchevêtrées composaient l'architecture de la tombe. Maintenant, je pouvais voir qu'il y avait un squelette et non seulement un crâne ! Replié en position quasi fœtale, il était paré d'un collier de coquillage, des silex et des stylets en os l'accompagnaient dans sa tombe. Alors tous ces tas étaient des tombes ? Certains étaient d'ailleurs surmontés par un foyer, parfois allumé. De véritables petits mausolées de pierres étaient ainsi élevés. Ces feux étaient sûrement des feux rituels pour guider leurs morts.

Derrière moi, un homme arriva, il passa sur ma gauche tout en frôlant ma jambe. Il portait un chevreuil sur ses épaules. Etrangement, il ne semblait pas d'avantage se préoccuper de ma présence ! Je me relevai rapidement, sans trop savoir quoi faire, il me stupéfia, son habit en peau de lièvre était des plus déconcertants ! Cet homme de taille assez grande était armé d'un arc, son arme de chasse certainement. Aussi grand que lui, l'armature était réalisée dans de l'orme alors que la corde était faite de tendons, bloquée aux deux extrémités par des ligatures en boyau. Son carquois en cuir et fourrure, contenait des hampes en pin très droites, mesurant au moins soixante centimètres. Les hampes encochées en une de leurs extrémités, étaient emmanchées de pointes de silex, soigneusement retouchées. J'étais dans une immersion totale, dans un milieu complètement ahurissant. Je ne savais pas ce que je faisais là, ni par quel prodige j'étais parvenu en ce lieu merveilleux. Qu'importe ? J'étais émerveillée ! L'homme entra sous une des huttes, je le suivais. A l'entrée, un feu se consumait lentement alors que le sol était recouvert d'herbes, pour dormir sans doute. Des sortes de torches en bois de genévrier étaient posées près du feu ; ainsi que des galets creusés remplis de graisse. Peut-être étaient-ce les ancêtres de nos bougies ? Des parures, des coquillages, des habits, des peaux jonchés le sol. Je remarquai par terre une toute petite pointe de flèche que l'homme venait de perdre d'une de ses hampes. Elle devait être mal emmanchée. Je la ramassai, étonnée par la finesse avec laquelle elle avait été réalisée. Formée de minutieuses petites retouches, on pouvait deviner l'agilité de son créateur rien qu'en la touchant. Une fine entaille, certainement un défaut de fabrication, la rendait spéciale. Une œuvre d'art en elle-même. Un joyau. Aspirée par sa beauté, j'avais une folle envie de la prendre, de la garder avec moi. Alors qu'il me

tournait le dos et qu'il ne s'était même pas aperçu de cette perte, je décidai de prendre cette pointe avec moi, à l'insu de l'homme. Une fois dans ma poche, un sourire se dessina sur mon visage. Je sortis de cette hutte qui devenait bien trop oppressante pour moi. Je devais prendre l'air, je partis vers la forêt.

Ce bois regorgeait de ressources, des champignons, des baies, des graines sauvages, des escargots, des oiseaux, des rongeurs permettaient la subsistance de cette tribu. Je marchai un long moment, reposée par le bruit des feuilles qui dansaient selon la guise du vent. Rien n'était plus paisible que ce moment, je me délectais, je profitais de cet instant aussi exquis qu'irréel.

Un cri, me sortit brusquement de cet instant de grâce. Intriguée, je me dirigeais en direction de ce bruit inquiétant. Les cris se multipliaient et se faisaient de plus en plus fort. C'était assez angoissant, comme si quelqu'un criait à la mort. Enfin, j'aperçus deux hommes armés eux aussi d'arcs et de flèches. Les cris étaient tout proche, un peu plus en contre bas. J'avais peur. Je m'avançai prudemment, plus apeurée par ce que je pourrai voir que par leur présence. Des dizaines de petites baies étaient éparpillées sur le sol, elles avaient dû être cueillies puis renversées. Je m'accroupis et à travers un arbuste feuillu, je vis deux femmes par terre, se faisant rouer de coups par deux hommes. Une seule de ces femmes continuait d'émettre des sons, l'autre était inerte, à plat ventre, les yeux ouverts mais immobiles, me regardant. Horrifiée, pétrifiée, mon corps ne pouvait plus bouger, mes membres étaient complètement atrophiés. Que faire ? Ne pouvaient-ils vraiment pas me voir ? Ma fureur et mon horreur s'emparèrent de moi, je sortis de derrière cet arbuste et me jetai sur ces hommes. Je tentai de

m'interposer en les poussant avec hargne, rugissant de colère. Rien n'y faisait. Je n'avais pas plus de consistance que l'air. Les assaillants ne s'aperçurent même pas de ma présence. Mon impuissance me fit céder, je me mis à pleurer, à geindre dans cette forêt, sans secours, sans recours pour ces pauvres femmes. Un des deux hommes que j'avais aperçu plus tôt s'avança et tira une flèche, puis une autre sur la femme qui bougeait encore. Ils se penchèrent alors pour ramasser les baies, l'air satisfait. Quoi ? Tant de violence pour des baies ? S'étaient-elles aventurées trop loin ? Avaient-elles empiétées sur un territoire voisin ? Non, non, je ne pouvais accepter cette solution... Les hommes partirent, je m'asseyais, pleurant près de ces femmes.

Des minutes plus tard, un jeune homme survint. Il ne restait qu'un instant. Choqué par le tragique tableau livré à ses yeux, il partit en courant. Je me mis de nouveau à pleurer, totalement désemparée. Au bout d'un moment, le jeune homme revint accompagné du grand gaillard aperçu plus tôt au camp. Ils échangèrent quelques mots dans un dialecte qui m'était tout à fait inconnu et enfin, prirent les deux corps. Était-ce un père qui venait de découvrir ses filles mortes ? Un frère ? Un oncle ? Ne supportant pas l'idée de rester seule au beau milieu de cet endroit de mort, je suivis le funeste cortège en sanglotant. Le retour au camp fut accueilli par un concert de lamentations. Une clameur funèbre lourde de douleur. Malgré leur mystérieux dialecte, je pouvais nettement percevoir la détresse de ces gens qui faisait écho à ma propre détresse. Un jeune garçon creusait déjà une grande fosse, la future tombe sans doute. Les deux femmes furent inhumées ensemble. Incontestablement proches, peut-être même sœurs, elles seraient à jamais unies dans la mort comme elles le furent dans la vie. Une des deux femmes les para de colliers de coquillages. Liés aux organes de naissance et

particulièrement au sexe féminin, les coquillages symbolisaient le premier souffle de la vie, le nouveau berceau d'où se relèveront ces deux femmes. L'autre femme déposa d'autres coquillages au fond de la fosse. Enfin, un des hommes recouvra la cavité de bois de cervidés pour consolider l'architecture de la tombe ou par pur symbolisme. Deux jeunes femmes mortes pour des baies. Cette dure réalité m'était profondément insupportable. Fatiguée, exténuée, brisée, je m'effondrai.

Une forte lumière m'agressa les yeux lorsque je me réveillai. Jordane près de moi, était affolée.

-Maureen, Maureen, ça vas ? Tu m'as fait peur ! T'as fait un malaise, à cause de la chaleur sans doute ! Pfff, quelle frousse !

-Je... je suis où ?

-Aux réserves tiens, tu veux qu'on soit où ? J'ai eu peur, je ne savais pas quoi faire ! C'est toi qui as découvert ce chariot ?

-Oui pourquoi ? Tu veux l'exposer ?

-Attends Maureen, c'est la sépulture de Téviéc ! On la croyait perdue ! C'est fou, qu'elle soit là ! Pendant tout ce temps elle était cachée ici ! C'est une sépulture mésolithique, elle date de 7500 avant notre ère. Tu te rends comptes 7500 ans ! C'est génial !

-Oui, c'est super, fis-je d'un air totalement absent.



L'image de deux jeunes femmes mortes s'imposait à ma conscience. Je me sentais très mal, j'avais la nausée mais demeurais incapable de détacher mon regard des deux squelettes présents devant moi. Il fallait que je m'assoie, j'étais chamboulée. Une fois assise, je sentis une légère douleur au niveau de la poche avant droite de mon jean. Quelque chose de contendant m'égratignait la peau. Je plongeai ma main dans ma poche pour me débarrasser de l'objet indésirable. Là, au creux de ma main se trouvait un petit éclat de pierre, une superbe pointe de flèche en silex, marquée d'une fine entaille...